

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

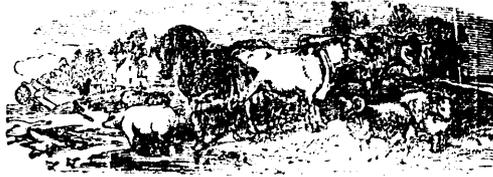
Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]



Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 2

St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 24 Mai 1871.

No 35

Courrier de St Hyacinthe

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois et sont de pas moins de 6 mois, strictement payables d'avance. Une augmentation de 33½ p cent sera faite aux retardataires. Pour discontinuer il faut avoir payé tous arrérages, et donner un mois d'avis par écrit.

TARIF DES ANNONCES.

Première insertion, 8 cts. par ligne, chaque insertion subséquente, 2 cts. Adresses d'affaires, \$3 par année. Annonces Commerciales, et autres traitées de gré à gré.

JOURS DE PUBLICATION.—Edition semi-quotidienne, Mardi, Jeudi, Samedi Edition Hebdomadaire, Vendredi. *The Farmer's Journal*, Jeudi. Le *Journal d'Agriculture* paraît le Mercredi de chaque semaine. Le prix de l'abonnement est de Un écu, ou 50 cts: d'avance. Pas d'avance \$1.

Camille Lussier, propriétaire-éditeur imprimeur; Bureaux Imprimerie-résidence, maison H. J. Doherty, coin nord des rues Cascades et St. Hyacinthe, St Hyacinthe.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

3 fois par semaine, 12 mois, \$3, 6 m. \$1-50
do Et. Un. 12 mois \$4; 6 m. \$2
1 fois par semaine, 12 mois \$1-50, 6 m. 75c
do Et. Un. 12 mois \$2.00, 6 m. \$1
1 an d'avance, 1 f. par semaine Can. \$1
" " " " E U \$2 g b
Farmer's Journal, 12 mois d'avance \$1
Toutes lettres, etc., doivent être adressées, (franc de Poru) comme suit.

CAMILLE LUSSIER,
Bureau du Courrier
St. Hyacinthe,
P. Q

—La pêche est excellente cette année sur la rive nord. Nos bons pêcheurs trouvent leurs filets remplis tous les matins; aussi voyons-nous un grand nombre d'habitants de l'intérieur affluer dans nos parages et faire leur provision de hareng pour l'année.

Notre marché de samedi dernier était peu fourni, quoique les chemins fussent assez passables. Les cultivateurs voulaient employer les quelques jours de beau temps dont nous avons joui à la fin de la semaine pour travailler aux semences qui sont à peine commencées dans les environs.

Le commerce du printemps étant presque achevé, on remarque une cessation presque complète dans la vente en gros des marchandises sèches; mais le commerce d'été a commencé de bonne heure quant aux groceries, quincaillerie et autres marchandises lourdes que nous apportent les voiliers et une grande activité règne partout. Le port de Montréal présente une apparence très-animée, à cause des nombreux vaisseaux amarrés aux quais et de la quantité de produits de toutes sortes qu'on charge et décharge. Les affaires de cette ville ont été très fortes ce printemps et elles continuent encore à l'être, et nous n'entendons personne se plaindre, soit de la surabondance de stock, soit du délai dans les paiements.

—La ville de Boston manufacture ordinairement pour deux millions, trois cent mille dollars de pinos par année.

Le Sirop composé d'Hypophosphite de Fellows est un excellent tonique pour les nerfs. Il exerce une influence directe sur les systèmes nerveux et par ce moyen il donne de la force au corps.

BUT PRINCIPALE D'UN AGRICULTEUR.

En agriculteur le but principal auquel on doit s'efforcer d'atteindre, c'est de retirer d'une terre le plus grand rendement avec le moins de dépense possible: et dans la bonne agriculture on met au compte des dépenses le tort que l'on fait au sol par l'épuisement. Une considération secondaire, c'est l'emploi que l'on devra faire de ses moissons lorsqu'elles auront été récoltées.

La première question qui se présente c'est de préparer la récolte; pour répondre à cette question on devrait savoir qu'elle est la composition des

plantes, d'où viennent leurs composés, et comment ils sont assimilés. Le cultivateur devrait se persuader qu'il est lui-même un manufacturier qui doit avoir pour objet de produire des racines, des tiges ou des feuilles, par la réunion complète des matériaux bruts qu'il a en magasin. Pour y parvenir, il devrait comprendre et le mécanisme de sa machine, et les matériaux qu'il doit employer, du moins autant, que l'état actuel de la science agricole le lui permet.

Semaine Agricole.

UNE CONVERSATION D'OUVRIERS SUR L'ECONOMIE SOCIALE.

Les ouvriers de M. Lambert, avertis depuis la veille de la cessation des travaux, étaient venus recevoir leur dernier salaire de quinzaine et se tenaient groupés dans l'enclos, à quelques pas de la maison d'habitation. Leur attitude à tous était triste, et dans les paroles qu'ils échangeaient à demi-voix, la plupart s'associaient de cœur au désastre du patron. Un seul faisait exception: c'était Viou.

Le dos appuyé à la palissade, l'air sombre, et peignant d'une main son épaisse barbe noire, Viou écoutait en haussant les épaules les expressions de sympathie et de compassion de ses camarades pour le fabricant ruiné; mais lorsqu'il entendit le contre-maître Bidois demander avec émotion ce que ce dernier allait devenir, ainsi dépouillé de tout ce qui assurait son existence et celle de sa famille, il ne put retenir un raisonnement.

—C'est juste, au fait, dit-il d'un ton moqueur; pauvre respectable bourgeois! Il va se trouver dans la même situation que les dix-neuf vingtièmes de ses semblables, c'est-à-dire, obligé de travailler pour vivre.

—De sorte qu'à ton compte il n'a rien fait jusqu'ici? demanda le contre-maître.

—Excusez, Monsieur Bidois, reprit Viou en raillant, il a pris la peine de

nous exploiter et de vivre d'une part de notre travail.

— Ah bah ! dit Bidois, qui prit le ton de son interlocuteur ; alors, mon vieux, c'est toi qui lui a indiqué la préparation des toiles et qui as découvert la composition du nouveau vernis.

— Il ne s'agit pas de ça ! interrompit Viou.

— C'est vrai, reprit le contre-maitre, tu ne t'occupes que des impressions, toi ; et les rouleaux gravés qui ont remplacé les anciennes planches sont le résultat de tes recherches.

— Au lieu de blaguer, fit observer Viou d'un ton bourru, il faudrait raisonner.

— Et tu l'as prouvé, mon petit, continua gravement Bidois, en faisant construire notre nouveau fourneau, sans compter le séchoir à ventilateur, les châssis mobiles et les doubles brosses.

— Comme, comme ! interrompit Viou, impatienté ; on sait que tu es l'admirateur du patron, rapport à ses drogues ! Suffit que ce soit un bourgeois, pour que tu lui trouves plus d'esprit qu'à nous autres ouvriers. Mais quand ça doit, voyons, est-ce une raison pour que la société le favorise ? S'il est plus fin et plus instruit que nous, c'est au hasard et non pas un privilège.

— Tiens, tiens, mais voilà une idée ! s'écria Bidois ; dis-moi donc un peu, Viou, pourquoi est-ce que tu gagnes plus que le petit Ralot ?

— Parce que tu as plus de force et d'adresse, que tu vas me dire ; mais, jistot, c'est pas un privilège, ça, c'est un hasard ! Et puis, dis donc, est-ce que la couturière, ta voisine, à qui tu fais les yeux en coulisse, n'est pas aussi recherchée par le petit bossu du sixième ? Faut pas te prévaloir de ton physique, au moins, et croire que tu l'emporteras pour ça sur le bossu ; le physique, mon fils, n'est que du hasard et ne crée pas ce privilège.

Tous les ouvriers se mirent à rire ; Viou tordit sa moustache en haussant les épaules.

— C'est bon, dit-il, comme s'il trouvait indigne de lui de continuer à discuter contre un pareil adversaire ; vous êtes tous des esclaves de l'ordre établi, vous ne comprenez rien aux droits imprescriptibles du travailleur.

— Minute ! s'écria Bidois vivement, nous ne nous trouvons pas assez bien couchés pour ne vouloir rien refaire au lit, mon vieux ; mais encore faut-il y mettre de la justice ; tous ces outils ne sont pas également précieux et ne se payent pas le même prix ; ainsi des hommes qui sont les outils de la fabrication ! Voudrais-tu nous faire croire que M. Lambert n'est pas un travailleur, parce qu'il ne s'occupe que de la cervelle, et qu'il ne doit pas avoir une part proportionnée à son utilité ? Songe que c'est le piston, mon cher, tandis que nous sommes seulement les rouages ; et c'est pour le piston qu'on chauffe à mort, sans lui regretter l'eau

ni la houille. Avec ça que le bourgeois nous a toujours traités comme des hommes, rendant un coup de chapeau pour un coup de casquette, que sa femme a soigné les nôtres d'amitié, qu'elle n'a jamais vu nos enfants sans les embrasser, et qu'aux moments de maladie nous l'avons toujours vue arriver avec quelque douceur. Quand on a du zing, vois-tu, tout ça vous rattache aux gens ; et pour les voir dégringoler sans crier : malheur ! faudrait pas avoir plus de cœur qu'un potiron. Tous les assistants appuyèrent le contre-maitre par un murmure approbatif qu'interrompit presque aussitôt l'arrivée d'un nouveau personnage.

Pendant l'entretien des ouvriers, un heureux concours de circonstances releva les affaires désespérées de M. Lambert. Tous s'en réjouissent pour le patron et pour eux-mêmes ; il n'y eut que Viou de blesse, surtout à cause de la facilité avec laquelle les bourgeois sortaient des plus difficiles épreuves.

— Il n'y a pas à dire, s'écriait-il ; qu'un gueux comme nous s'embourbe jusqu'au genou, il en aura bientôt pardessus la tête et tout le monde passera sans lui dire :

Dieu vous bénisse ! mais les habits noirs, c'est autre chose ! dès qu'ils sont seulement crottés jusqu'aux basques, les parents et les amis accourent en fiacre pour les tirer de gêne.

— Eh bien, vas-tu pas leur en vouloir de ce qu'ils s'aident entre eux ? dit Bidois ; de ce qu'ils tiennent à l'honneur l'un de l'autre ? Voudrait-il pas mieux en faire autant dans l'occasion ?

— Faudrait encore avoir les moyens, objecta un gros ouvrier : j'suis pas comme Viou, moi, j'en veux pas aux bourgeois de porter des paletots de castor, vu que la blouse me paraît une pure commode et qui ne peut faire de déshonneur quand elle couvre le cuir d'un honnête homme ; ce qui m'ostine, c'est ce gremlin d'argent qui fait la loi à tous les travailleurs, patrons et ouvriers.

— Pour ça d'accord reprit le contre-maitre.

— Preuve qu'il ne faudrait pas de riches ! s'écria Viou dont l'œil s'enflammait.

— M'est avis plutôt qu'il ne faudrait pas de pauvres ! fit observer le gros ouvrier, c'est pas l'opulence des autres qui me gêne, c'est ma misère.

— Et comment que tu en sortiras sans capital ? reprit Viou ; n'as-tu pas vu ce qui vient de se passer là tout à l'heure..... Bien que ce soit un bourgeois, M. Lambert n'est pas un faînéant, nous le savons, c'est pas non plus un imbécile peut-être ; et c'est pas davantage un fripon. Eh bien ! malgré tout, le manque d'argent l'avait conduit à sa perte. Qui est-ce qui l'a sauvé ? l'argent ! et ce gros mollasse de père Loulon qui n'avait jamais été à la tête que d'une plume, d'une perruque et d'une paire de lunettes, com-

ment se trouve-t-il à cette heure l'associé du patron ? Par l'argent ! Dans notre société, vois-tu, tout est là ; tu peux être un proprio à rion, si tu as de l'argent, tout est dit, tu auras le monde à ta discrétion.

— Au fait, je suis forcé de tasser dans son opinion, fit observer Bidois ; dans les affaires le fond de tout, c'est le capital.

— D'où je conclus qu'il put l'exterminer ! s'écria Viou avec une sauvage énergie. Oui, guerre au capital qui nous exploite, au capital qui nous opprime ; à bas le capital et vive le travailleur !

— Tais-toi, interrompirent plusieurs voix en même temps ; voici M. Claude.

Le vieux sculpteur sortait en effet de son atelier ; il avait entendu la fin de l'entretien entre Viou et ses compagnons.

— Il paraît qu'on cause ici économie sociale ! dit gaiement le vieillard, on fait le procès à ce scélérat de capital ?

— C'est vrai, Monsieur Claude, répliqua Bidois en souriant.

— Eh bien, à la bonne heure, reprit le vieux sculpteur ; mais quand on est juge, il faut rendre bonne justice, et, pour cela on doit d'abord connaître l'accusé. Savez-vous bien, dites-moi, les amis, ce que c'est que le capital ?

Les ouvriers se regardèrent un instant sans répondre.

— Le capital ! répéta enfin Viou avec emphase, c'est notre ennemi à tous.

— Sert pour un moment, reprit Claude avec tranquillité ; mais qui le produit ? d'où vient-il ?

— Parbleu ! dit Bidois, il vient..... de ce qu'on met de côté.

— C'est à dire de l'épargne, et sur quoi épargne-t-on ?

— Sur ce qu'on gagne en travaillant.

— D'où je conclus que le capital n'est autre chose que du travail amassé.

— C'est vrai, dirent les ouvriers avec un mouvement de tête prouvant qu'ils avaient compris.

— De sorte, continua Claude, que déclarer la guerre au capital, c'est, en définitive, déclarer la guerre au travail et à l'économie ; c'est encourager l'homme jeune à dissiper la totalité de ses gains pendant qu'il est fort et bien portant pour tomber à la charge de la société pendant la vieillesse et la maladie ; c'est ôter aux individus le sentiment de la continuité, qui est le fondement de la société elle-même, accoutumer chaque homme à ne penser qu'à soi ; c'est engager enfin l'humanité à vivre au jour le jour, consommant à mesure ce qu'elle produit sans aucune réserve pour les temps difficiles.

— Ce serait vrai, fit observer Viou, si le capital était toujours comme le dit M. Claude, le fruit du travail ; mais combien y en a-t-il qui, pour être riches, ne se donnent que la peine d'être les fils de leur mère ! Est-ce que leur fortune, à ceux-là, est aussi du travail amassé ?

— Sans aucun doute ; seulement il l'a été par un prédécesseur.

— Alors quel droit ont ils d'en profiter ? Pourquoi naissent-ils riches, quand ils ont des frères qui naissent pauvres ?

— Et pourquoi es tu venu au monde fort et bien portant, tandis que tu avais des frères qui y entraient faibles ou contrefaits ? reprit le sculpteur. De quel droit as-tu joui des soins d'une mère plutôt que tant d'autres orphelins dès leur naissance ? La bonne renommée qui te vient de ta famille, les parents et les amis que tu lui dois, l'état qu'elle a eu le soin de te faire enseigner, ne sont-ce pas là autant de privilèges refusés à mille autres ? L'inégalité dont tu te plains, ce ne sont point les hommes qui l'ont d'abord créée ; les hommes n'ont fait que traduire en coutumes sociales les règles établies par celui qui avait tout créé. Si tu veux qu'un père ne cherche point à préparer pour son fils une place plus douce dans la vie, qu'il n'ait pas la volonté de se priver pour lui assurer l'abondance, d'en faire enfin le cultivateur préféré de lui-même, commence par détruire le penchant naturel qui veut qu'il en soit ainsi ; fais que l'homme devienne semblable à l'animal qui, son petit une fois élevé, l'abandonne et ne le reconnaît plus ! Mais tant que tu le laisseras tel qu'il est sorti des mains de Dieu, tu tenteras en vain ce qui répugne à sa nature. Les institutions peuvent régulariser les instincts, elles ne peuvent jamais les détruire.

— Possible, dit Viou embarrassé ; et les autres ouvriers remercièrent M. Claude de la bonne leçon qu'il lui avait administrée. Ils se séparèrent en se promettant bien de faire, aussi eux, du travail amassé ; en jurant de ne point se laisser entraîner par de brouillons meneurs à ces misérables grèves, aussi ruineuses pour l'ouvrier que pour le patron.

Pour augmenter le produit de nos vaches.

Un de nos cultivateurs croit, qu'en observant les règles suivantes, on augmenterait de cinq par cent, et même de dix, le rendement de nos vaches.

1o Ne faites point courir les vaches, lorsqu'on les conduit, ou qu'on les ramène du paccage ;

2o Les traire à des intervalles réguliers ; à cinq heures et demie le matin et six heures le soir ;

3o Toujours traiter les vaches avec douceur, et plus particulièrement au moment de les traire ;

4o Faire couler le lait le plus rapidement possible, ayant bien soin de tout enlever ;

5o Ne point avoir de conversation, ni avoir l'esprit ailleurs pendant qu'on les traite.

Cultivateurs ! tenez vos comptes.

Un cultivateur qui a commencé très très pauvre à cultiver sa terre, et qui est très riche aujourd'hui, dit que :

Les cultivateurs qui ne tiennent pas leurs comptes, sont toujours en dette, du moins presque toute l'année, et ont des comptes énormes dans les magasins. Ils doutent de l'honnêteté des marchands, grondent leur famille, et l'accusent d'extravagances. S'ils ne marquent pas leurs recettes et leurs dépenses, ils ignorent les profits et les pertes de l'exploitation de leur ferme. Les dettes se multiplient presque insensiblement, car il faut moins de temps et de talents pour dépenser l'argent que pour le gagner. La tenue de leurs comptes leur indiquerait quand dépenser et quand arrêter leurs dépenses. La négligence sur un point conduit à la négligence sur d'autres points, et comme conséquence, ces cultivateurs travaillent sans système et sont négligents dans tout. On en a la preuve dans leurs clôtures, leurs bâtisses, sur leurs terres, leurs animaux, et sur eux-mêmes. Il est facile de reconnaître les cultivateurs qui ne tiennent pas leurs comptes.

Semaine Agricole.

Nous apprenons avec plaisir que la Société d'Agriculture de la Banlieue des Trois-Rivières, a souscrit la jolie somme de \$200 pour venir en aide aux blessés français. C'est là un acte de générosité qui sera vivement applaudi.

Nous traduisons ce qui suit de la *Gazette de Montréal* :

« Nous apprenons que la Société d'Agriculture du Comté d'Hochelega a chargé M. H. Cochrane, l'éminent éleveur, et importateur d'animaux, de lui acheter lors de son prochain voyage en Angleterre, un étalon de la race *Suffolk Punch*. La Société a laissé à la discrétion de ce monsieur, et le choix de l'étalon, et le prix qu'il devra en payer. Par cette importation et par d'autres qui devront probablement suivre celle-ci, la Société d'Hochelega a sagement pris la résolution d'étendre la réputation dupays, et nous osons lui prédire, qu'elle y trouvera une avantageuse spéculation.

Préparation de la terre pour le tabac.

Le point le plus important à observer dans la culture du tabac, c'est de bien enrichir et ameublir son terrain.

Quand à la qualité de la terre, à part de l'engrais, tout sol regardé comme de première classe pour le blé d'inde, peut être adapté au tabac. Il est très difficile d'estimer et de prescrire le montant de fumier qu'on peut appliquer avec profit. Nous ne nous sommes jamais aperçu que la terre pouvait être trop riche pour le tabac. Nous pensons que le meilleur calcul à faire, c'est que l'engrais que l'on applique vaille la moitié de ce qu'on espère retirer de la récolte. Le meilleur engrais est sans contredit le fumier de basse-cour, celui qu'on a obtenu des bêtes à cornes, chevaux, cochons, etc., bien nourris, et auquel on a rien laissé perdre de sa valeur en le laissant trop chauffer, où on le laissant trop laver par les pluies. Les cendres lessivées ou non lessivées sont toujours précieuses. Le sel, le plâtre et la chaux sont incertains dans leurs effets sur le tabac. Le guano, le superphosphate de chaux, la colombine, la poudrette, etc., sont toujours d'un bon effet, mais il faut s'en servir en petite quantité.

Semaine Agricole.

TRES-BIEN

Un acadien de Shemogue, M. Thadéo Brin a vendu, il y a quelque temps, à M. J. Casey, boucher de Sheliac, trois magnifiques cochons gras, pesant respectivement 520, 550 et 700 livres, qu'il avait élevé et engraisé lui-même. M. Brin est un des meilleurs éleveurs du comté ; très-peu peuvent se vanter d'avoir élevé d'aussi belles pièces.

On voit que les Acadiens du Nouveau Brunswick ne veulent pas roster en arrière dans l'amélioration des races, et sa montrent bons éleveurs.

Nos lecteurs liront avec plaisir l'article suivant qu'UN COLON écrit des Etats-Unis au *Pionnier de Sherbrooke* :

MM. les Rédacteurs,

« Je viens de lire une petite brochure, intitulée *La Colonisation dans les Cantons de l'Est*, et je puis dire qu'il est rarement donné au lecteur de rencontrer autant de vérités et de connaissances pratiques, dans un aussi

petit ouvrage. L'auteur, ou les auteurs, déclarent qu'ils n'ont pas tout dit ; mais il faut leur donner le mérite d'avoir bien fait leur part. Que cet ouvrage fût répandu à profusion, aux Etats-Unis, serait mon souhait le plus ardent. L'auteur dit que, si les Canadiens ne perdaient pas plus de temps, en Canada, qu'aux Etats, travaillaient ici comme là bas, qu'ils feraient autant et plus d'argent en Canada qu'aux Etats-Unis ; et je suis de cette opinion. Que nos jeunes gens essaient, aux Etats, à tenir un cheval de £30, voiture de £25, et le reste à l'équipollent, ils ne figureront pas deux mois, aux Etats, sans *baiser* la rue. Ils le font à l'année ici ; donc, on y fait plus d'argent. Que nos Canadiens fussent, en Canada, comme ils sont aux Etats-Unis ; tout le monde est riche ici, pas de doute là dessus. En égard à cette perte de temps, qui finit par amener la gêne, et de là l'émigration, n'êtes-vous pas d'avis que les premiers citoyens de chaque localité pourraient se frapper la poitrine, en disant : *meâ culpa* ? Ne sanctionnent-ils pas trop de fêtes publiques ? Je connais une paroisse qui, par la sécheresse qui régnait l'année dernière, en plein milieu des récoltes, le grain mûr au point que la paille en cassait, se donnait quatre jours de fête. Les gens, en habits de Dimanche, la course au gousset, emcombrent le village. On dénouait les cordons de la bourse à l'auberge pour ses liqueurs, chez l'épicier pour ses biscuits. Le temps des battages arrivé, on trouva que l'avoine n'était pas franche, le sarrazin n'avait pas rendu. En examinant le sol, on aurait pu y voir une grosse semence qui y gisait égrenée. Voici le résultat des fêtes. Aux Etats, dans les Townships, pas de fêtes ; le travailleur y trouve moins d'occasions de perdre son temps et de dépenser ses sous en petits verres et biscuits ; aussi y fait-on plus d'argent. Dans nos vieilles paroisses, vous voyez le cultivateur au village ; il a fini ses semences, il se donne une fête, les animaux mangent son grain à travers une clôture pourrie, ou à moitié faite, les chardons, les *crève-yeux* empoisonnent son parc ; fêtons, parlons politique, on a jusqu'aux foins de vacances. L'Américain engage nos Canadiens et les fait faucher les chardons, fait faire de bonne clôture, piocher les *crève-yeux*. Dans un certain rayon, autour de Montréal, il existe, chez les gens de métier, les

journaliers, une cause d'émigration qui ne se voit pas partout ; c'est de se soustraire à l'obligation de payer ses dettes, la répudiation. La gêne, ici, est causée par un luxe effréné, le whisky et la paresse. A l'avance on vend, en cachette, tantôt un article à celui-ci, tantôt un article à celui-là. Un bon matin, les oiseaux se sont envolés. On entra dans la maison, on y trouve 3 ou 4 vieilles chaises, un poêle de louage, une grande armoire requérant dix hommes pour la remuer, rien dedans. De suite on entend prononcer, par leurs pareils, deux mots apportés des Etats : " Il est *smart* ; il a *bôtté* finement, courez après. " Ceci s'adresse aux créanciers. Quand messieurs le boucher, boulangers, *grocer*, marchand, médecin, en ont la nouvelle, le *Vermont Central* les charroie à toute vapeur. Aussitôt rendus, ils écrivent à leurs amis, qu'ils gagnent trois piastres par jour, qu'ils vivent comme des seigneurs et les invitent à en faire autant. Ils veulent avoir des imitateurs ; qui le croira ? ils ont l'air comme s'ils étaient susceptibles de honte. C'est cette classe là qui sont les grands avocats de l'émigration, par les éloges sans fin du lieu qu'ils habitent ; encore si cette vie laine gale d'émigrer n'atteignait que ces sangsues là, je dirais : tant mieux ! mais la maladie atteint une autre classe malheureusement ; c'est notre classe honnête, notre classe agricole, et c'est pour elle seule que j'écris. Un autre vice social, l'éducation de nos jeunes filles. Elle est jolie à 16 ans, notre jeune canadienne, à sa sortie du couvent. Elle a de bonnes manières, cause bien, s'habille avec goût, enfin c'est tout un beau petit bijou dans un salon. Elle sait dire *mon doux* ! faire la soupe, une bonne omelette, un ragoût, cuire un rôti, une volaille : boulanger, connaît pas ; tricoter, filer, connaît peu ; travailler au métier, un mystère. Qu'allons-nous devenir, quand leurs mères seront mortes ? Toutes les servantes du Canada sont dans les manufactures américaines. Ah ! je crie, avec vous, faisons des manufactures, si on ne veut aller nus, dans quelques années. Qu'on enseigne à lire aux garçons, dans un traité d'agriculture ; aux filles, dans un traité sur l'art culinaire ; toute leur vie, ces enfants se rappelleront leur première livre, et on aura des hommes et des femmes en ce pays, comme autrefois. Une chose qui a pu nuire à la colonisation, c'est la

rigidité toute militaire de certains agents des terres. J'eus, moi-même, le malheur de dire à un agent de Québec que j'avais acheté un lot de cent acres à 60 cts., sur lequel je ne voulais pas couper un seul arbre pour défricher. Je lui dis que le sol était un roc d'un bout à l'autre, que je l'avais acheté pour me faire une terre à bois ; la forêt qui le couvrait était vraiment magnifique ; que je défricherais les 10 acres, à côté, sur le lot qui était susceptible de culture. Il me dit sec que, si je ne défrichais pas mes 10 acres sur ce roc, le lot me serait ôté. Je finis par lui dire que, si j'étais tracassé, je plaiderais ma cause à la barre du Parlement même. Il aurait bien pu en effrayer un autre. Il n'y a pas bien longtemps, j'essayais à entraîner dans l'Est, un canadien revenu des Etats-Unis avec un peu d'argent. Il me dit qu'il s'était fait lire les billets [*location tickets*] et qu'il les avait trouvés trop strictes. Là dessus, un mot à nos amis des Etats-Unis : Ces conditions ont été posées pour faire face aux hommes de mauvaise volonté et non au colonisateur de bonne foi. Achetez 300 acres, gardez-en le tiers en bois, défrichez le reste, bâtissez une seule maison, vos granges, écuries etc., ne craignez pas que le Gouvernement vous demande deux autres maisons. Le Gouvernement de Québec est libéral au suprême degré. Il en est rendu à faire semer ses chemins en graine de mil et de trèfle pour fournir du foin de suite aux colons ; il vous vend à grand marché, vous attend à l'infini ; vous fournit de l'argent gratis, pour vous aider à défricher ; vous exempté de saisie pendant un temps assez long ; enfin, il n'y a pas de père plus anxieux pour le bonheur de ses enfants. Ce qu'il veut, ce sont des Canadiens riches, vivant richement en Canada et non des canadiens domestiques aux Etats-Unis. Pour terminer, je veux rectifier une erreur de chiffres, qui se rencontre dans la *Brochure sur la Colonisation de l'Est*. C'est pour ce qui regarde le coût de faire faire un acre de terre. On le met à 10 et 12 dollars. C'est 12 dollars de l'acre et la première récolte au profit de l'entrepreneur. Il le sème à ses frais en avoine ou bled et en graine de foin. On nous oblige ordinairement de leur bâtir une grange pour serrer et battre leur récolte. Je tiens ceci du Révd. M. Chartier lui-même. J'ai toujours entendu dire que

trop de fard gâtait la peau. Ne gâtons pas la colonisation. Le colon ne doit venir résider sur sa terre qu'à la seconde semence, avec assez d'argent pour se bâtir une maisonnette et vivre jusqu'à l'automne, où il devient riche par sa récolte. La première maison n'est pas d'abord un palais; mais on y vit heureux."

CORRESPONDANCE.

—oo—

St Antoine 11 mai 1871.

M. le Rédacteur,

Les mois de mars et d'avril derniers ont été favorables à la récolte du sucre d'érable. Aussi des cultivateurs en ont fait des quantités considérables réalisant de jolies sommes de deniers par la vente qu'ils en ont faite. Il est constaté par l'expérience que les résultats obtenus ont toujours excédé les dépenses, personne ne le contestera avec raison. Il est donc de l'intérêt des cultivateurs de tirer profit des érablières. Aussi ceux qui en ont ne manquent pas de le faire: félicitons-les en, M. le Rédacteur. Maintenant, que doivent faire les cultivateurs, propriétaires d'une certaine étendue de terrain, qui n'en ont pas? C'est d'en établir une. Pour obtenir ce but, voici ce qu'il doivent faire.

Dans le mois d'octobre, on recueille, dans les bois, la graine d'érable que l'on ramasse facilement, et que l'on sème claire, à la volée, de suite, dans un terrain bien labouré et hersé. On doit semer assez de graine pour avoir au moins 1,000 plants le printemps suivant. A cette dernière saison, la graine lève bien, poussant alors des plants qui atteignent une hauteur de 8 à 10 pouces. Dans la dernière quinzaine du mois d'avril de l'année suivante, on transplante, dans un terrain d'un arpent en superficie, à proximité de la maison, les plants distants les uns des autres de six pieds en six pieds, en tous sens, en sorte que l'on transplantera de cette manière, 1000 érables qui reprennent très facilement, tout en ayant le soin de remplacer dans la suite celles qui pourraient mourir: ce qui, cependant, arrive assez rarement. On clot le terrain pour empêcher le bétail d'y avoir accès, ne devant par conséquent, jamais le pacager.

Ces érables ainsi transplantées ne montent pas comme celles dans les bois, pour la raison que le voisinage

d'arbres plus élevés ne nuit pas à leur développement ainsi qu'à leur croissance: elles acquièrent ainsi de belles têtes, et elles croissent avec une telle rapidité qu'au bout de vingt ans de leur transplantation elles peuvent être entaillées, avec la certitude et la conviction que chacune d'elles donnera alors une livre de sucre, d'après la connaissance et l'expérience qu'en ont certains membres du club agricole. Ainsi 1000 érables donnent 1000 livres de sucre qui, vendues seulement 10 centins, forment la jolie somme de \$1000,00. Ce résultat n'est-il pas beau et satisfaisant, M. le Rédacteur? Nul doute, que si le sucre est vendu plus cher, ce sera encore mieux.

Maintenant, M. le Rédacteur, il s'agit de savoir si l'établissement d'une telle érablière est avantageux ou non. Quelques chiffres suffiront pour démontrer son avantage.

Le club agricole estime les revenus de l'arpent de terre planté en érables à 100 francs (\$16.66 2/3) par année, formant à l'expiration des 20 ans, une somme de 2000 francs. (\$333.33 et un tiers), le travail pour recueillir la graine, pour la semer, pour labourer et herser le terrain, ainsi pour l'enclore, à 400 francs \$66.66 2/3, de sorte que les deux sommes réunies ensemble forment celle de 2400 francs (\$400.00). En estimant les revenus des dit terrain à (\$16.66 2/3), il considère le sol riche et bien amélioré; mais cette estimation sera moins élevée si le sol n'est pas amélioré. La connaissance et l'expérience démontrent qu'un sable sablonneux, ou terre jaune, convient mieux que tout autre à l'érable.

Maintenant M. le Rédacteur, comment vaut un tel arpent de terre, à proximité de la maison, contenant 1000 belles érables?

Le club agricole l'estime à 6000 francs ou \$1000.00 dans cette localité, laissant, réduction faite de la dite somme de \$400.00, une balance de \$600.00 de profit.

Quand bien même que les profits, au lieu d'être de \$600.00, ne seraient que de \$500.00, cela paieraient encore bien.

D'après ce qui précède, on demande, Mr. le Rédacteur, si le cultivateur qui établirait une telle érablière serait en perte? Non, répondra-t-on.

L'établissement d'une telle érablière est donc avantageux, sans oublier de mentionner ici que le cultivateur pro-

priétaire d'une telle érablière peut tout en faisant son sucre, ramassant l'eau d'érable, faire son train, prendre ses repas à la maison, y coucher, ainsi qu'avoir l'œil sur les affaires de sa maison, &c., tandis que le cultivateur dont l'érablière est éloignée de sa maison, ne peut faire toutes ces choses, il est obligé de franchir une longue distance pour y parvenir, de prendre à la cabane ses repas qui ne sont pas comme ceux de sa maison, de coucher assez souvent à la cabane, ainsi qu'emporter sur son dos un poids assez lourd de sucre à sa maison, &c.

Hé bien! Mr. le Rédacteur, puisque les cultivateurs qui n'ont pas d'érablières, admettant que l'établissement d'une telle érablière est avantageux, qu'ils se mettent immédiatement à l'œuvre, pour en établir une malgré les objections et les obstacles que l'on apporte à l'exécution de leurs volontés. Car il ne faut pas retarder ni négliger de faire ce qui nous est avantageux, surtout lorsque ce n'est pas dispendieux à faire. Ainsi qu'ils commencent à recueillir, dès l'automne prochain, la graine d'érable qu'ils sèmeront comme on vient de le dire. C'est le désir du

CLUB AGRICOLE DE ST. ANTOINE.

DE LA CONSERVATION DES ŒUFS.

Il y a deux causes principales dans la corruption des œufs et à moins qu'on ne commence par éloigner les causes on peut difficilement les conserver. Ces causes sont d'abord l'exposition des œufs à une température trop chaude, puis l'exposition à l'air.

Si l'on place les œufs dans des appartements où il gèle, cela n'est pas bon; car la saveur des œufs en est affectée. Il vaut mieux par conséquent les placer dans un endroit frais. Mais il serait inutile de les mettre dans de pareils endroits après qu'ils ont été exposés à une température de 90 degrés de chaleur de Fahrenheit.

Il est reconnu qu'en mai, juin et juillet, les poules ont plus d'inclination à couvrir que dans d'autres temps, et qu'alors aussi les œufs sont plus faciles à se gâter. Il faut donc avoir grand soin de mettre les poules qui ainsi éloignées veulent ainsi couvrir à part les autres, aussitôt qu'on s'en aperçoit et les tenir ainsi éloignées du nid, aussi longtemps qu'elles n'ont pas perdu cette pondance.

Voici une méthode recommandée par un homme d'expérience pour la conservation des œufs :

1o. Les nids doivent être placés dans des endroits frais.

2o. Les poules qui montrent une tendance à couvrir doivent être éloignées du nid immédiatement et rester ainsi séquestrées aussi longtemps qu'elles conservent cette tendance.

3o. Si un grand nombre de poules sont renfermées dans le même espace ou se servent des mêmes nids, il faut lever les œufs plusieurs fois par jour.

4o. Les œufs doivent être placés non ensemble, mais suivant leur âge. Ainsi on peut mettre les œufs d'un huit jours ensemble et les œufs plus frais dans une autre boîte. Les boîtes ne doivent pas rester découvertes ; mais il faut cependant les laisser entrouvertes un peu. Il faut les placer dans des endroits secs, frais et bien aérés.

5o. Au commencement de l'hiver, on place les œufs dans des endroits qui sans être chauffés, sont cependant exempts des gelées.

6o. Il faut toujours utiliser les plus anciens.

Beaucoup de personnes recommandent en outre de plonger les œufs dans de l'eau de chaux. Car la chaux adhère à l'œuf et bouche tous les jours de la coque, de manière que l'air ne peut entrer dans l'œuf.

A QUI LA FAUTE ?

Répondez ! à qui la faute si notre peuple émigre aux Etats Unis, dit l'Union des Cantons de l'Est.

A qui la faute si nous n'avons pas autant de manufactures que nous devrions en avoir ?

A qui la faute si l'argent est si rare et si difficile à avoir dans les districts ruraux et parmi la classe ouvrière ?

A qui la faute si les terres sont épuisées et que les récoltes manquent ?

Répondez, mais soyez francs, sincères et positifs ; laissez l'esprit de parti politique de côté, ne dites que ce que la vérité vous fait apercevoir.

La faute est à chacun de nous, canadiens, qui n'avons pas voulu comprendre les vérités les plus élémentaires du progrès, qui sommes restés inactifs, lorsque nous aurions dû nous lancer dans les industries, qui avons enfoui nos louis d'or dans le fond d'une valise ou d'une cachette souterraine, lorsque nous aurions pu les centupler en les appliquant à faire mouvoir des mille et un ressorts de l'industrie.

C'est notre faute à nous qui n'avons jamais voulu mettre en pratique cette

excellente maxime "l'union fait la force."

C'est avec des sous et des piastres que les gros capitaux sont formés, comme c'est avec de gouttes d'eau que se compose le pouvoir qui fait tourner la roue de la manufacture.

Pense-t-on qu'aux Etats-Unis, par exemple, telle riche manufacture que vous voyez a été élevée avec le capital d'un seul homme.

Non, toutes les grandes entreprises ont été érigées, ont grandi et prospéré grâce à l'agglomération des capitaux d'un nombre plus ou moins grand d'actionnaires :

Ce sont des compagnies qui ont en leurs mains l'industrie des chemins de fer, l'exploitation du fer, des machines, des laines et des coton. C'est là que l'esprit d'association nous donne les preuves des avantages multiples de son application à l'industrie.

Que ne faisons nous pareil ici ? Nous n'utilisons pas cette grande vérité, c'est donc notre faute.

Où va tout ce bois qui sort au printemps de nos chantiers ? Nous l'exportons ; et comment l'exportons-nous ? dans sa forme primitive en billots et en bois carré. Pourquoi ne confectionnerons pas ce bois avant de l'exporter ? La main-d'œuvre pour convertir ces billots en divers objets de commerce occuperait un nombre de bras plus grand qu'on ne le pense.

La faute est à nous si c'est encore à faire.

L'argent est rare dit-on. Oui l'argent est rare. Nous le sentons bien quand il faut nous battre pour arracher un cinq piastres à qui nous le doit. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y a pas cela prouve seulement qu'il est sous ciel quelque part et que ce n'est que le trop plein pour ainsi dire qui nous arrive. S'il n'y avait pas abondance d'argent, nous ne verrions pas les actions de banques si recherchées et vendues à un si haut prix sur le marché qu'à présent.

C'est notre faute à nous si l'argent ne circule pas, si les capitaux sont dans les mains du petit nombre. C'est notre faute parce que, au lieu de nous agiter, de sacrifier même quelque chose pour avoir une banque ou une institution monétaire quelconque, nous endormons tout les bras croisés.

Il vaudrait bien mieux se plaindre et travailler à améliorer notre situation.

Nous en venons à l'agriculture. A qui la faute si la terre est épuisée, si les grains refusent de pousser, si les récoltes sont rachitiques et souvent nulles ?

N'est ce pas au cultivateur qui tient à sa pernicieuse routine et qui ne peut pas y démolir. Tant qu'il n'attachera aucun prix aux engrais, qu'il ne prendra pas les moyens d'utiliser les données de la science pratique des bons agriculteurs, il arrosera en vain le sol de ses sueurs, rien ne viendra.

De même pour chacun de nous. Tant que nous resterons isolés dans la sphère individuelle, que nous mettrons notre argent au colbre plutôt que dans les manufactures, que nous rechercherons les actions des banques au lieu d'utiliser nos ressources naturelles de toutes sortes et les avantages de l'association pour les fins industrielles, nous tenterons en vain d'arrêter l'émigration, à faire monter le chiffre de notre population et à progresser plus qu'aujourd'hui.

Mais pas de reproches, la faute est à nous et à nous seuls.

DE LA CHAUX COMME AMENDEMENT.

Un cultivateur canadien de ce district a depuis quelques années fait usage de chaux pour rétablir une de ses terres qu'on appelle usées dans ce pays c'est-à-dire, sur laquelle il faut mettre de l'engrais, comme on le fait partout où la terre est cultivée depuis des temps. Il a essayé de persuader à ses voisins de l'imiter. Il a eu le sort de la plupart de ceux qui recommandent des tentatives qui ne sont pas d'accord avec des habitants qui parmi nous sont souvent aveuglés, dans la même proportion qu'elle se trouve chez un peuple où l'éducation est rare et où par conséquent tout ce qui sent nouveauté est souvent repoussé avec humeur. C'est en vain qu'il a d'excellentes récoltes en stimulant la fécondité de sa terre par la chaux. Ceux qui l'entourent ne songent pas à l'imiter et se bornent à trouver étranger que leurs terres qui sont vieilles ne rapportent pas autant que la sienne qui est fertile comme dans les temps où elle a été défrichée. Il y en a trois qu'il pressait un de ces voisins moins aisés que lui et cultivait une petite pièce sur laquelle il semait ordinairement quatre minots de blé dont le plus haut produit n'était guère que de dix a vingt, de fertiliser son champ en y répandant de la chaux. Mais il aurait fallu en acheter et ce cultivateur avait de faibles moyens.

D'abord l'idée de déboursier des deniers pour se procurer de l'engrais était au-dessus de ses conceptions, celle d'employer de l'argent et attendre qu'un ze mois pour retirer la mise, n'entre pas toujours dans la tête d'un homme qui vit au jour le jour ; cependant vaincu par les sollicitations de son ami, il avisa un expédient pour employer cette espèce d'engrais sans rien déboursier. Il y avait eu quelques années avant dans le voisinage de sa terre un fourneau à chaux dans lequel on avait cessé de cuire. Il y restait une quantité des déchets de pierre qui, quand on tire la chaux des fournaux, sont rejetés comme de mauvaise qualité ou mal cuites, et mises au rebut, mais qui contiennent néanmoins beaucoup de matière calcaire, quoiqu'il ne

soient pas propres à entrer dans les compositions du mortier. Notre habitant a répandu sur la pièce de terre dont j'ai parlé, de ces pierres pendant l'été et a labouré l'automne. Dans le printemps suivant il a semé sur cette pièce suivant sa coutume quatre minots de blé dont la récolte lui a donné l'automne suivant plus de soixante minets. Ce n'est pas là sans doute un produit fort extraordinaire. On peut croire que s'il avait employé une chaux plus pure, il aurait été beaucoup plus considérable. D'un autre côté, ceux qui comparent le taux auquel la mesure rend généralement sur les terres qui ne sont pas nouvellement défrichées ou sur lesquelles on n'a pas mis beaucoup d'engrais, trouveront que ce produit est beaucoup au-dessus de terme moyen de nos récoltes. *Courrier.*

VACHES A LAIT.

Il est d'une grande importance que les cultivateurs aient des vaches à lait, qui puissent convenir et être profitable à la laiterie. Il faut choisir les meilleures, et toutes celles qui ne donnent pas une quantité suffisante de lait doivent être engraisées et vendues au boucher. Il est aisé de voir si une taure de deux ans fera une bonne vache à lait : et si elles ne sont pas de bonne apparence à cette âge, il ne faut pas les garder pour l'éleve ni pour le lait. Un troupeau de vaches bien choisi donnera le double de lait et de beurre, que ne ferait un troupeau mêlé et inférieur. Il y a une certaine conformation et quelques autres marques qui indiquent si la faute sera, ou non une bonne vache à lait, et c'est la manque d'attention, à ces marques, qui fait que nous voyons sur presque toutes les fermes un troupeau de vaches à lait mêlé et d'une qualité inférieur. On ne doit pas garder une vache pour le lait à moins que le propriétaire ne soit sûr qu'elle en fournira pour payerequ'elle coûtera à garder. On ne saurait espérer que les vaches donneront la quantité de lait et de beurre qu'on en peut attendre, quelque bien conformées qu'elles puissent être pour le lait, à moins qu'elles ne soient gardées comme elles doivent l'être, et qu'elles ne soient nourries convenablement. Cependant il n'y a aucun doute qu'il y a des vaches de même grosseur, et nourries de la même manière qui donnent une quantité de lait et de beurre bien différente pour les unes et pour les autres. Il est de l'intérêt du cultivateur de choisir les bonnes et de vendre les autres, même à sacrifice.

Si une fois le troupeau est bien choisi, et si on prend soin que le taureau soit toujours de bonne conformation, il n'y aura pas beaucoup de difficultés à maintenir un bon troupeau. Dans ce pays, où en général les pâturages sont loin d'être riches, et où il devaient très soes dans le mois d'août, il serait nécessaire d'être pourvu d'une quantité

suffisante de diverses herbes coupées vertes, pour nourrir les vaches à cette période, pour maintenir leur lait et leur bonne condition. Dans les places où le cultivateur n'a pas de trèfle à couper, il faudrait garder quelque substitut. En Angleterre on sème souvent du seigle, qu'on coupe vert pour les en nourrir. C'est une plante qui croit rapidement, et ici, si on le sème à la fin de mai, ou au commencement de juin, on retirerait une quantité considérable de nourriture verte en août si le cultivateur ne peut se procurer convenablement du seigle, il peut y substituer l'avoine, ou le blé d'inde semé à la volée. Il ne serait pas difficile d'adopter ce moyen sur toutes les fermes. Deux ou trois arpens suffiraient pour nourrir un troupeau assez nombreux pendant les mois d'août et partir des mois de septembre jusqu'à ce que l'herbe soit repoussée. C'est un grand défaut dans notre culture que de ne faire aucune provision pour le troupeau quand le pâturage commence à manquer; et tant qu'il en sera ainsi, nous verrons les meilleurs animaux que nous pourrions avoir, décliner en valeur et devenir improfitables. *C. de B.*

Nous transcrivons le passage suivant d'une lettre publiée dans le *Pionnier de Sherbrooke*. Elle est écrite par un brave Canadien demeurant dans les Etats-Unis, mais qui doit revenir bientôt s'établir dans le township de Chesham. Nous recommandons à nos lecteurs de lire attentivement ces lignes.

“ Je ne puis m'empêcher de constater le fait indéniable et patent que malgré tout ce que le gouvernement a fait pour la colonisation, l'émigration continue dans une proportion qui doit alarmer les vrais amis du pays. Des cultivateurs aisés laissent des belles terres en plein rapport, vendent leur ménage et leurs bestiaux et nous arrivent ici avec leurs nombreuses familles. Savez-vous ce qui les attend ? Voici ce dont j'ai été témoin oculaire. Arrivés au lieu de leur destination qui est généralement un grand centre manufacturier comme Lowell, Lawrence, Manchester, Natick, etc, etc, ils pronnent un interprète et vont en quête d'ouvrage. Mais dans les lieux où l'on n'a pas besoins de mains (hands) on leur ferme tout simplement la porte au nez en leur disant assez brutalement que tout est plein (all full). Après avoir cherché quelquefois des journées, et des semaines, on arrive enfin à une place où l'on a besoin de mains. On range toute la famille dans la cour et alors a lieu le procédé du triage, comme on faisait autrefois pour les nègres sur les marchés à esclaves de la Louisiane; on en prend deux, trois, suivant le besoin du moment, après les avoir examinés et palpés (oui palpés !) avec soin et on renvoie le reste, que l'on

prondra—plus tard—quand on on aura besoin.

« Ces familles sont quelquefois des mois entier sans trouver de l'emploi pour tous ses membres. Le produit de la vente de son *roulant* se trouve bientôt englouti et le père ne voyant devant lui qu'une sombre perspective regrette mais trop tard, de s'être laissé éblouir par les récits mensongers d'un parent ou d'un voisin officieux. Oh ! combien de tristes scènes se sont-elles passées ici combien d'humiliations qui, si elles étaient publiées, rendraient la raison à ceux qui sont affligés de la monomanie de l'émigration. »

HYPOPHOSPHITE

DE FELLOWS'.

Parmi les maux guéris par l'usage du Syrop Composé de Hypophosphites de Fellows sont

Constipation, Asthma, Consommation, Laryngitis, Debilité Nerveuse, Dyspepsie, Bronchites, Chroniques, Hémorrhée chronique, Mélancoïe.

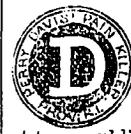
Débilité résultant du typhus et autres fièvres lentes, Diphthérie, Prostration, Hysteria, Hypochondria, Amenorrhée, Chlorosis, Anémie, Leucorrhée, Excitation Nerveuse, Marasmus ou affaiblissement des muscles, Aphonie, et perte de la voix, Chorea ou St. Vitus's Dance, Faiblesse des poumons, Action du cœur interrompue ou affaiblie, sensations étouffantes, causées par des obstructions muqueuses des poumons ou des conduits de l'air, et la débilité provenant de causes qui souvent sont jugées sans espoir.

A VENDRE PAR LES PHARMACIENS.

Prix, \$1.50; Six pour \$7.50.

JAMES I. FELLOWS, Chimiste.
St. John, N.B.

er avril, 1871.



Le Mari.—Marie, tiens ma chère : j'arrive justement de la ville, et j'ai apporté avec moi toute notre commande, thé, café, calicot, et enfin une charge de.....

La Femme.—(l'interrompant,) et tu as oublié le Pain-Killer.

Le Mari.—Ah, non ! je ne pouvais oublier cela car tous les magasins en sont remplis et de plus les édtures, les roches et les maisons sont remplis d'affiches qui nous y font penser, elles ont "Pain-Killer," écrites en grosses lettres. Le marchand dit que le Pain-Killer devrait être dans toutes les maisons et dans un endroit où on puisse le trouver même à la noirceur.

La Femme.—Il faut que cela soit bon, car la femme Parson ne l'élèverait pas jusqu'aux nues comme elle le fait.

Le Pain-Killer est un remède pour les douleurs internes et externes. Les maux intérieurs, Crampes, Spasmes, Froids subits et dérangement d'intestins, quelques Gouttes dans le Peau donneront un soulagement immédiat. Comme finiment il est sans égal, il arrête la douleur instantanément. Soyez certain de nous procurer la bonne faite par Perry Davis & Son et vendue par tous les pharmaciens et les groceries.

15 février 1871.

—Dans l'Est du Wisconsin, une fille de 14 ans épousa un homme de 40 ans. Ce qui est surtout surprenant, c'est que la fille est millionnaire et que l'homme n'a pas un centin.

MARCHE EN GROS.

Montréal, 23 Mai.

Farine par baril de 196 lbs.—Extra Supérieure, nominale 7.00 à 0.00; Extra 6.65 à 6.75; de fantaisie, 6.30 à 6.35; Supérieure fraîche moulue de blé de l'Ouest, 5.70 à 0.00; Superfine Etats de l'Ouest 5.55 à 5.60 facile; Superfine mi-forte de blé du Canada, 5.75 à 5.85; farine forte pour Boulangers, 6.25 à 6.50; superfine de blé de l'Ouest (Canal Welland) nominale 5.70 à 5.80; superfine marques de la cité [de blé de l'Ouest,] nominales, 5.80 à 5.90; Superfine No. 2 du Canada 5.50 à 5.60; Etats de l'Ouest No. 2 0.00 à 0.00, facilement nominale; Belle, 5.15 à 5.25; Moyenne 4.70 à 4.80; Recoupes 3.75 à 4.10; Farine en sac d'Ontario 3.00 à 3.05 sacs de la cité (livrée) 3.00 à 0.00. Marché languissant et inactif. Celui de Liverpool est sans changement. Celui de l'Ouest est à 1½ à 2c. meilleur marché sur le blé depuis samedi. Les acheteurs et les vendeurs diffèrent trop dans leurs vues pour que les affaires prennent une meilleure tournure. Il faudrait pour qu'il se fit des ventes des concessions de l'un ou de l'autre côté. Les marchands de la ville et de la campagne n'achètent que pour les besoins les plus pressants. Forte pour boulangers 6.25 à 6.50 selon la qualité. Quelques lots de 100 barils No. 2 ont été vendus 5.53 à 5.55. Ordinaire du Canada No. 5.55, belle 5.20. Qualités inférieures, tranquille. La farine en sac même cote tranquille; ventes de la cité livrée 3.00 Reçu par le Grand-Tronc 2,196 barils. Reçu par le canal Lachine 464 barils.

Farine d'avoine par quart de 200 lbs.—Ferme 5.80 à 6.00. Blé, par boisseaux de 60 lbs.—Marché tranquille. Pas d'acheteurs. Maïs par boisseau de 56 lbs.—Marché ferme. On cote 70c. Pois par boisseau de 66 lbs.—Rare. Les détenteurs demandent de 1.00 à 1.05. Avoine par boisseau de 32 lbs.—Rare; les détenteurs demandent 45 à 46c.

Orge par boisseau de 48 lbs.—Marché ferme. Les détenteurs demandent de 60c à 65c selon la qualité.

Graines, Mil par 45 lbs.—Marché languissant. On le cote de 2.99 à 3.00 selon la qualité.

Fromage, par lb.—Marché tranquille; très beau, 11c à 12c; bon, 10c à 11c; inférieur 5 à 3c.

Beurre par lb.—Cotes sans changement; inférieur, 10c à 11c; qualité moyenne, 11c à 12c; bon 14c à 16c; très-beau, 16c à 18c.

Lard par baril de 200 lbs.—Marché languissant. Mess 18.00 à 18.55; mess mince 17.00.

Saindoux par lb.—Tranquille, 11c Alcalis par 100 lbs.—Potasse tranquille; première 6.32½ à 6.45; seconde 0.00 à 0.00; troisième 0.00. Perlasse nominale. Première 7.15 à 0.00; seconde nominale.

Montréal 23 mai 181

FARINE—Blé par 100 lbs.....	15 0 a 16 9
Farine d'avoine.....	12 6 a 13 0
Do de blé d'inde..	00 0 à 00 0
Do de sarazin....	0 0 a 0 0
GRAINS—Blé par minot.....	0 0 a 0 0
Orge do.....	3 0 a 3 3
Pois do.....	4 3 a 4 6
Avoine do.....	2 6 a 3 0
Sarazin do.....	2 6 a 2 7
Blé d'inde.....	4 0 a 4 6
LEGUMES—Patates au sac.....	2 6 a 2 9
Fèves par minot....	7 6 a 8 0
Oignons par do.....	0 5 a 0 6
LAITERIE—Œufs par doz.....	1 3 a 1 6
Beurre frais par lbs..	1 3 a 1 6
Do salé do.....	6 10 a 1 0
Fromage do.....	6 9 a 1 0
DIVERS—Sucre d'étable do ..	6 5 a 6 6
Miel.....	0 5 a 0 7
Saindoux par lbs....	0 9 a 1 0
VIANDES—Boeuf à la livre....	0 4 a 0 7
Lard do.....	6 6 a 0 8
Mouton à la livre....	0 6 a 0 8
Agneau au quartier..	2 6 a 7
Veau à la livre.....	6 5 a 6 7
Lard frais par 100 lbs	40 0 a 45 0
Boeuf do.....	30 0 a 3 0
VOLAILLES—Dindes par couple..	10 0 a 1 6
Dindes jeunes do ..	8 0 a 13 0
Oies do.....	7 0 a 7 6
Canards do.....	3 0 a 4 0
Poules do.....	2 6 a 3 9
Poulets do.....	2 6 a 0 0
GIBIERS—Canards sauvages... 0 0 a 4 0	
Pigeons.....	1 0 a 1 3
Pardrix.....	2 9 a 3 0
Lièvres couple.....	0 0 a 1 3
Foin, 1re qualité par 100 lbs...\$12	a 10
2me qualité.....	5 a 6
Paille, 1re qualité.....	5 a 6
Pommes par quart....	2 50 à 5 00
Graine de lin, minot.....	1 50 à 1 60
do do do.....	4 00 à 4 50

MARCHE AUX BESSIAUX.

Montréal, 23 mai.

Boeuf, 1ère qualité par 100 lbs....	7 à 8
Boeuf, 2me qualité.....	6 à 7
Vaches à lait.....	20 à 25
Vaches extra.....	25 à 55
Veaux 1ère qualité.....	10 à 13
" 2me ".....	6 à 8
" 3me ".....	3 à 6
Moutons, 1ère qualité.....	6 à 8
" 2me ".....	5 à 6
Agneaux, 1ère ".....	4 à 5
" 2me ".....	3 à 4
Cochons, 1ère ".....	3 à 14
" 2me ".....	5 à 8
Foin, 1ère qualité, par 100 lbs....	10 à 11
Foin, 2me ".....	8 à 9
Paille, 1ère qualité.....	7 à 8
Paille, 2me ".....	6 à 7

AVIS

A CEUX QUI VEULENT S'ETABLIR DANS LES TOWNSHIPS.

1o. Une propriété de 200 acres de terres, située dans le township de Hereford, à 15 arpents de l'église catholique de St. Venant, avec grande maison etc. Il y a à quelques arpents de ce lot un moulin-à scie et à farine; il y a environ vingt arpents en culture et le reste est en beau bois franc, avec de belles sucreries.

2o. Une terre de 90 acres, située à dix arpents du même village, sans bâtiments, aussi bien boisé en bois franc. Ces terres sont à 21 milles de Conticook, et à 12 milles de Canaan, petit village américain.

Les conditions seront très-libérales.

S'adresser sur les lieux aux

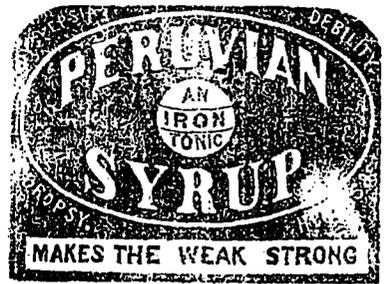
Rév. MESSIRE LAMBERT,

curé de St. Venant,

GEORGE GADBOIS,

à St. Césaire.

ou à St. Hyacinthe 25 avril.



CAUTION.—All genuine has the name "Peruvian Syrup" (not "Peruvian Bark") blown in the glass. A large pamphlet sent free. J. P. DINSMORE, Proprietor, 38 Dey St., New York. Sold by all Druggists.

AVERTISSEMENT.—Le Sirop véritable porte son nom—"Peruvian Syrup" (non pas "Peruvian Bark")... soufflé dans la bouteille. On envoie gratis un pamphlet de 32 pages. Je P. DINSMORE, propriétaire, 38, Dey Street, New-York.

En vente dans toutes les pharmacies. 1er mars 1871.—12-15-t.

Aux amateurs de Ruches.

Les personnes désireuses de se livrer à l'industrie si lucrative de la culture des Abeilles trouveront, en s'adressant au soussigné, des RUCHES de différents modèles et de constructions variant suivant le goût ou les connaissances apicoles de l'acheteur.

Les cultivateurs pourront obtenir 13 Ruches améliorées, pour le prix de 4 boîtes de miel chaque et auront de M Valiquet tous les renseignements possibles pour se servir de ce nouveau et avantageux système de Ruches. On est prié de se hâter, vu les précautions à prendre dès cette saison.

S'adresser à la Station St Hilaire ou au Dépôt d'instruments agricoles de Wm. Evans, marché Ste Anne, pour tout ce qui regarde l'achat de ces Ruches.

TH. VALIQUET, Apiculteur Station St Hilaire, octobre 1869.

A VENDRE.

Une belle terre de quatre-vingt arpents au sud de la Montagne de St. Hilaire dans la paroisse de St. Jean-Baptiste de Rouville sur laquelle se trouve un beau VERGER de quatre cents Pommiers de la meilleure qualité de pommes du Canada. Pour les conditions s'adresser sur les lieux à

TOUSSAINT GALIPEAU

ou à P. A. SENECAL,

Hôtel Jacques-Cartier,

Montréal.

11 mars 1871.

CHANSON EC HO CINQUANTE PIASTRES

Nouveau cahier de musique par H. S. Perkins. Prix 7.50 la douzaine. Il contient plus de deux cents nouvelles chansons duos, etc. le tout de la plus grande beauté par Will S. Hays, Webster, Thomas etc. Cnaque morceau est nouveau, plein de fraîcheur et d'éclat. Le catalogue et les extraits envoyés gratis. Les copies prospectus expédiées franco aux professeurs de musique pour 65 cents. Conditions libérales.

Morceau de Musique pour 3.00.

Les souscripteurs à la publication musicale de Peters ont leur musique pour moins de deux cents le morceau. Ceux qui n'ont pas vu ce répertoire musical devront envoyer 20 cts pour une copie-prospectus. La musique est de Hays, Thomas, Kinkel Persly et d'autres compositeurs populaires.

Deux numéros antérieurs pour 40 cents. Quatre pour 75 cents.

Adressez J. L. PETERS, 599 Broadway New-York.